STEVEN JARON
Repiquage poétique chez Edmond Jabès

Peu lue après la réussite du *Livre des Questions* en 1963, la poésie cairote d'Edmond Jabès n'est néanmoins pas démunie d'un certain intérêt généalogique — si on entend par «généalogie» la formation de l'identité ou de l'histoire d'une nation ou, dans le cas qui nous préoccupe, celle d'un individu au fil des ans. La poésie cairote est l'œuvre d'un poète «égyptien» de naissance mais «français» par sa culture étendue, et surtout par sa langue. Par ailleurs, cette œuvre apparemment ensevelie dans les sables du temps est devenue celle d'un écrivain «juif». Puzzle complexe à rassembler.

Bien que l'un des premiers essais de Jacques Derrida aborde la problématique de la «conscience juive» implicite dans les aphorismes et dans les chansons des textes cairotes, «exhumée» dans, ou peut-être par *Le Livre des Questions*[1], il existe un indice du fait que le manque d'attention envers la poésie qu'il a pu écrire avant son arrivée en France a été ressenti par Jabès lui-même. Au cours du colloque de Cerisy de 1987 consacré à son œuvre, après avoir remercié tous les participants pour leurs interventions, il s'est senti le besoin d'ajouter un mot de reproche amical:

> Je dirais néanmoins qu'il y a peut-être un léger regret de ma part: c'est que, tout au long de ces approches, il n'a jamais été fait vraiment mention de mon premier livre qui est, comme vous le savez, un très gros recueil de poèmes. Cela m'a fait l'effet d'un père ou d'une mère à qui l'on fait l'éloge de leurs douze enfants, et qui tout à coup rappelle: "mais vous savez, j'en ai un *treizième*". Si je dis cela, c'est parce que les écrivains ont tendance à se débarrasser trop vite de leur premier livre, ou, du moins, s'ils en parlent, c'est toujours en prévenant qu'il s'agit bien du premier. Mais, en fait, le premier, c'est l'aîné. Chez les écrivains, cela se passe autrement que dans les familles royales où comme vous le savez, l'aîné est celui qui est destiné à être roi, et, peut-être, à être guillotiné...[2]

Le livre auquel Jabès se référait est *Je bâtis ma demeure*, recueil de poésie cairote composé de 1943 à 1957 et publié chez Gallimard en 1959. Il est

1. Jacques Derrida, «Edmond Jabès et la question du livre», *Critique*, n° 201, janvier 1964. Repris dans *L'Écriture et la différence*, Seuil, Paris, 1967. Son essai s'ouvre sur la possibilité d'une lecture rétrospective de la poésie cairote: «On relira désormais *Je bâtis ma demeure*. Un certain lierre risquait d'en cacher le sens ou de l'aspirer, de le détourner vers soi. [...] Dans *Le Livre des Questions*, la voix ne s'altère pas, ni l'intention ne se rompt, mais l'accent s'aggrave. Une puissante et antique racine est exhumée et sur elle une blessure sans âge dénudée [...]».

2. «Dialogue avec Edmond Jabès», *Écrire le livre autour d'Edmond Jabès*, colloque de Cerisy, Champ Vallon, Seyssel, 1989, textes réunis et présentés par Richard Stamelman et Mary Ann Caws.

vrai que Jabès n'a jamais été connu du grand public français avant la parution du *Livre des Questions* en 1963. Cependant on peut considérer que c'est justement en fonction de *Je bâtis ma demeure* que Jabès s'est orienté pendant toute sa carrière parisienne. Pensons-y: les enfants perdus du Caire — *Chansons pour le repas de l'ogre*, «Le fond de l'eau», *Les mots tracent*, et d'autres livres et poèmes qui datent d'avant *Le Livre des Questions* — tous réunis dans *Je bâtis ma demeure*, ont été réédités trois fois après son émigration: en 1959 pour la première édition du livre, en 1975 (c'est une nouvelle édition), et enfin en 1990 (dans le volume de la poésie dite «complète», *Le Seuil le Sable*). Ces dates ne sont pas sans signification: pour «tourner la page» des années égyptiennes, Jabès devait cueillir en France (1959) les feuilles éparpillées au Caire; puis, après avoir terminé le cycle du *Livre des Questions* (avec *El, ou le dernier livre*) en 1973, il lui fallait à nouveau orienter son travail par le biais de poèmes familiers (1975); enfin, alors qu'il approchait de la fin de sa vie — mais comment pouvait-il savoir que la mort était si proche? — ces poèmes furent republiés avec les autres ouvrages poétiques écrits en France (1990). Comment expliquer l'attachement insistant de Jabès envers la poésie cairote? D'où provient l'attrait exercé par ces poèmes que la plupart de ses lecteurs ont oubliés, les considérant comme mineurs?

La réflexion critique sur la prétendue «rupture» entre «le poète égyptien d'expression française» et l'écrivain dit «juif» mérite d'être réévaluée en tenant compte du *repiquage poétique* (l'emprunt du lexique botanique nous semble juste ici) pratiqué par Jabès; ce repiquage n'est autre que l'acte de reprendre un ancien texte, complet ou fragmentaire, et de l'intercaler étroitement dans un nouveau contexte[3]. Ainsi un nouveau texte est créé aux dépens du premier (qui est hypothétiquement oublié) pendant que, peut-être à l'insu de Jabès, la continuité entre les deux périodes d'écriture est jalousement établie. Par ailleurs, le repiquage poétique chez Jabès correspond au repiquage biographique, c'est-à-dire à son installation soudaine en France après quelque trente années d'une carrière littéraire en Égypte. Ce fait permet de comprendre que l'acte d'écriture avait, dans son cas, d'innombrables rapports avec la biographie: de même que Jabès a été transplanté géographiquement en France à la suite de la révolution nationale égyptienne des années cinquante, il a transplanté certains de ses textes de la période de maturation dans d'autres écrits après 1959. À travers des lettres à ses aînés des années trente jusqu'aux années soixante (Max Jacob, Tristan Tzara, André Frénaud, Maurice Saillet et Michel Leiris[4]), des manuscrits inédits (rassemblés dans le fonds Jabès de la Bibliothèque nationale), et des textes publiés dans diverses revues, nous proposons une lecture de quelques-uns de ces paratextes afin de déceler les liens textuels tissés

3. Antoine Compagnon nous a suggéré bien des pistes dans son ouvrage, *La Seconde main ou le travail de la citation*, Éditions du Seuil, Paris, 1979, surtout aux pages 15-45.

4. Toutes les lettres se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

entre les œuvres cairotes et parisiennes, d'ailleurs autrement disparates. Paradoxalement, ces textes éphémères nous aideront à appréhender les aspects fondamentaux de l'œuvre de Jabès. Le clivage géographique entre l'Égypte et la France — créé par les circonstances politiques des années cinquante — se résout dans le texte ultérieur de Jabès comme un brassage inextricable de cultures enlacées.

1. Une lettre à Max Jacob (1937)

On pourrait penser que le clivage commence en 1957, l'année du départ d'Égypte. Cependant, le lecteur des lettres de Max Jacob, écrites entre 1933 et 1939, perçoit Jabès déjà écartelé profondément entre l'Égypte et la France. On peut imaginer un jeune Edmond Jabès, âgé de vingt-trois ans, exprimant à son «maître» (qui a d'ailleurs refusé catégoriquement ce titre) sa passion pour la vie littéraire de Paris. Réponse rectificative de Max Jacob en avril 1935:

> Ne vous faites pas d'illusion sur Montparnasse, pays du Kant, du quande iraton, de la Morgue, de la morve, de la mort au rat... le vrai désert d'Égypte avec chameaux et cœtera est Montparnasse. Il n'y a pas d'Égypte, il n'y a pas de Paris. Il y a «vous» qui êtes un peu plus qu'un espoir et même bien plus qu'un peu (à développer).

Rapport pédagogique: Jabès affirme certaines de ses valeurs littéraires, esthétiques, ou morales, afin que Max Jacob les corrige. La France et l'Égypte dont parle Max Jacob ne se trouvent pas sur une carte parce qu'elles ne sont pas des régions géographiques; c'est plutôt l'image des deux pays qui doit être au fond de Jabès. Il lui faut donc une «vie intérieure» — vie qu'il possède déjà selon Max Jacob mais qui le dépasse encore à cause de sa jeunesse même.

Les lettres ont d'abord été éditées par les Éditions du Scarabée (à Alexandrie) en 1945, petite maison d'édition fondée par René Étiemble lors de son arrivée comme professeur de littérature française et comparée à l'Université d'Alexandrie[5]. Jabès fait précéder l'édition d'une dédicace à Max Jacob, mort en mars 1944 à Drancy. Il est significatif que la préface soit le premier texte conservé par Jabès dans la période de l'immédiat après guerre[6]. Il a publié, entre autres, des hommages à Max Jacob dans des revues et journaux de l'époque[7], mais c'était la préface aux *Lettres à Edmond*

5. Max Jacob, *Lettres à Edmond Jabès*, Éditions du Scarabée, Alexandrie, 1945. Une nouvelle édition augmentée d'une deuxième préface datée de 1988 a paru en 1989 chez Vanni Schweiller à Milan.

6. *Chansons pour le repas de l'ogre*, qui datent de 1943 à 1945, ont été publiées initialement en 1947 chez Seghers. «Le Fond de l'eau», qui date de 1946, a été publié également en 1947 au Caire aux Éditions de La Part du sable.

7. Notamment dans *La Marseillaise*, *Le Progrès Égyptien*, et *La Semaine Égyptienne*.

Jabès qui comptait pour lui — les autres hommages étant en effet perdus. D'ailleurs, tout ce qu'il a écrit auparavant — y compris ses propres lettres à Max Jacob — a été renié. Les premiers livres de poésie — *Illusions sentimentales* (1930), *Je t'attends!* (1931), et quelques autres plaquettes — ne seront pas mentionnés dans l'ensemble de son œuvre[8]. Il est fort possible que Jabès n'ait pas publié ses propres lettres à Max Jacob parce qu'il ne les pensait pas dignes d'être lues à côté d'elles. Autre hypothèse: Max Jacob les a cachées dans l'abbaye de Saint-Benoît où il s'était définitivement retiré en 1936; on présume qu'elles ont été perdues pendant la guerre. Quoi qu'il en soit, on est obligé aujourd'hui de deviner ce que furent les lettres de Jabès à travers ce qu'en révèlent les réponses de Jacob. Les «conseils à un jeune poète» restent jusqu'ici unilatéraux.

Heureusement, un accident de l'histoire littéraire nous permet de disposer d'une lettre, une seule, de Jabès adressée à Max Jacob. Cette lettre a été sauvée pour avoir accompagné l'exemplaire du poème «L'Obscurité potable» avec un envoi à Max Jacob. Bien qu'elle ne constitue, en quelque sorte, qu'un témoignage incomplet, elle nous permet quand même de rétablir une toute petite partie de leur échange épistolaire, donc d'y entrer.

«L'Obscurité potable» a été publié chez Guy Lévis Mano en décembre 1936; la lettre en question date du 4 février 1937[9]:

Le Caire, 4 Février 1937
23, Rue Kasr el-Nil

Et pourquoi pas?
Tu es heureux à St. Benoît
Je pousse, ici, ma première[10] vie.
Tu n'as pas d'âge et j'ai des[11] ans.
Et sur ma table rêve ta photographie.
Nous nous aimons, tous deux compris.
Et tu m'écris en riant. Quand tu pries
les anges descendent te regarder. Hélas!
Nul pour moi n'eût pareille idée;

8. Entre 1930 et 1936, Jabès a publié six livres: *Illusions sentimentales*, Eugène Figuière, Paris, 1930; *Je t'attends!*, Eugène Figuière, Paris, 1931; «Maman», Les Éditions de la Semaine égyptienne, Le Caire, 1932; *Les Pieds en l'air*, Les Éditions de la Semaine égyptienne, Le Caire, 1934; *Arrhes poétiques*, Les Éditions de la Semaine égyptienne, Le Caire, 1935; et «L'Obscurité potable», Guy Lévis Mano, Paris, 1936. Il a annoncé «en préparation» encore d'autres livres; il en a même publié quelques fragments dans les revues éphémères, mais sa première publication «autorisée» est la préface des lettres de Max Jacob en 1945.

9. Elle est suivie immédiatement par l'exemplaire du livre dédicacé, du 5 février 1937. Pour la lettre, voir [JD 8024.402]; pour l'exemplaire dédicacé de «L'Obscurité potable», voir [JD 10.902].

10. Mot illisible sous «première».

11. Mot illisible sur «des».

seul l'amour m'a visité. Par moi poursuivie
la gloire tu l'as reniée. Ma chambre est douce, le soleil[12] brille.
Le reste de quoi serait-il fait?
Je tente une chance en escomptant,
je plonge un œil dans le mystère.
Si je m'éveille en m'endormant
Je fais d'un doigt tourner la terre—
En te lisant je troue une voile
Au soleil je joue de la peau.
Si mon humeur grise l'étoile,
Mon bel esprit claque du couteau.

Ton ami,
Edmond Jabès

Quant à Cocteau, laisse-le passer . . .
son tour du monde
est amusant.

«J'attends douze pages serrées» dit Max Jacob à la fin de sa lettre du 20 janvier 1937. Ces pages sont certainement celles de «L'Obscurité potable» (très court poème de quinze pages en fait). Quinze jours après qu'il a écrit à Jabès, il les a entre les mains. Sa réponse suit rapidement. Le 13 février 1937, il écrit:

Edmond très cher ami.

> Là où il y a la profondeur insondable, je veux dire la parole qui vient des entrailles mêmes de l'homme, il y a la beauté. Ailleurs il n'y a que bibelots d'art. Cette profondeur ne peut venir que de la conviction de l'amour ou de la haine. C'est l'émotion réelle — ah oui réelle! — qui donne la profondeur de l'accent et donc la beauté. Profite donc de ce que tu es amoureux pour écrire. Oui, cette fois ça y est, c'est de la poésie.

En maître des mots, Max Jacob parle de «la profondeur insondable» qui renvoie sans doute au poème «L'Obscurité potable». Dès lors on devine que les notes de critique qui suivent s'attachent à ce poème. Et c'est la lettre de Jabès, qui nous a mis sur la piste.

Il est significatif que Jacob parle ici de «la conviction de l'amour ou de la haine». Jabès a dédié son poème à Arlette Jabès, qui est devenue sa femme en mai 1935. Quoiqu'ils se fussent connus depuis octobre 1929 (s'étant rencontrés lors d'un voyage maritime de Marseille à Alexandrie), c'est la première fois qu'Edmond Jabès nomme explicitement sa bien-aimée dans son œuvre. La «conviction de l'amour» ressentie par Max Jacob au sein du poème, c'est précisément l'amour qu'éprouve Jabès envers sa femme.

12. Mot illisible sur «soleil».

Par ailleurs, en plus de sa critique de «L'Obscurité potable», Jacob fait brièvement référence à la lettre-poème de Jabès: «Ta lettre mi-vers mi-prose est très belle», dit-il. Cependant, Max Jacob se plaint d'Edmond Jabès parce qu'il n'a pas répondu aux questions qu'il a posées au cours de sa lettre précédente (lettre du 20 janvier 1937):

> Écris-moi ta vie heure par heure. Oui
> ta ville rue par rue. Non!
> ta maison. Oui
> ton appartement. Oui
> ta table de travail. Oui
> tes amis un par un. Non!
> les gens chez qui tu vas (à quelle heure?) oui
> que mangez-vous? où?
> que buvez-vous? où?
> [...]
> l'Égypte est-elle soviétiste? Non
> que penses-tu des descriptions de l'Égypte par Cocteau? Oui
> [...]

À vrai dire, Jabès répond à quelques-unes des questions, par exemple: «Et sur ma table de rêve ta photographie»[13]; «Ma chambre est douce, le soleil brille»; «Quant à Cocteau, laisse-le passer... / son tour du monde / est amusant»[14].

Autre dimension: celle de la foi. Sujet déjà introduit dans la correspondance («Je veux vivre dans l'humilité, l'obscurité, la prière obstinée», écrit Max Jacob à Jabès le 9 août 1936). Jabès oppose dans sa lettre la foi chrétienne de Max Jacob à sa propre «vie de bohême». En dépit de son prétendu athéisme, il a quand même une croyance à confesser: «Quand tu pries / les anges descendent te regarder. Hélas! / Nul pour moi n'eût pareille idée; / seul l'amour m'a visité». En concluant sa réponse du 13 février, Max Jacob répond à cette revendication outrée: «Je t'embrasse. C'est moi qui descendrai te regarder quand tu prieras».

Par ses lettres adressées à Edmond Jabès (et par leurs rencontres, rares, à Paris), Max Jacob tentait d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche poétique dans l'esprit du jeune écrivain. Il essayait de casser les habitudes qui régissaient sa création encore peu originale en cette période précoce de sa vie. Max Jacob souhaitait le sensibiliser à la gravité de l'époque. Il savait bien qu'il avait fait son temps, qu'il n'avait nul besoin d'un disciple égyptien pour propager sa poésie; il ne voulait pas d'imitateur. Par contre, il savait

13. La photographie n'est autre que celle que Max Jacob a dédicacée en 1935 à Edmond Jabès «en espoir de légitime gloire et fidèle amitié». Elle est reproduite dans Edmond Jabès, *Du désert au livre: entretiens avec Marcel Cohen*, nouvelle édition, Pierre Belfond, Paris, 1991.

14. La référence à Cocteau renvoie à son livre de voyage *Le Tour du monde*, Gallimard, Paris, 1936, où il raconte sa visite récente en Égypte.

qu'il avait des leçons morales et techniques à transmettre et, qu'en outre, Jabès était prêt à les recevoir. C'est pour cette raison que Max Jacob maintenait ses échanges épistolaires avec Jabès.

Les lettres fonctionnent donc comme une prolepse à ce qui allait suivre dans la poésie de Jabès. Les leçons de Max Jacob étaient trop importantes pour être oubliées par lui. Un lecteur attentif de Jabès percevra partout dans son œuvre ce qu'il doit à son premier guide.

2. Une lettre à Tristan Tzara (1948)

Une lettre à Tristan Tzara écrite après la guerre montre un Edmond Jabès totalement différent de celui que nous connaissions pendant sa jeunesse[15]. À l'époque de la rédaction de cette lettre, il s'occupait activement du Groupement des Amitiés françaises, une organisation culturelle fondée en 1944 pour fortifier les liens franco-égyptiens affaiblis pendant et après la guerre, par le biais duquel il invitait en Égypte des écrivains français pour y donner des conférences et des lectures. Jabès se montre au cours de cette lettre comme un agent de liaison culturel entre la France et l'Égypte:

Le Caire, 28 Janvier 1948

Cher poète et ami,

Je suis sans nouvelles de vous et
pourtant nous nous étions promis de nous écrire.

Ce petit mot est pour vous dire
combien j'ai été heureux de vous connaître. Ici, nous
récitons souvent vos poèmes.

Fidèle à la poésie et à vous-même,
vous demeurez, mon cher Tzara, pour nous tous *un exemple.*

Avez-vous renoncé à l'Egypte?

Après avoir exprimé la fidélité de l'intelligentsia francophone égyptienne envers Tzara, Jabès le tient au courant de ses propres activités littéraires. D'autres textes permettent de déceler un lien direct entre les textes cairotes et parisiens:

En mars paraîtra chez G.L.M. —
qui vous l'enverra immédiatement — une plaquette de

15. [JD TZR.C. 2134].

poèmes «Trois Filles de mon quartier», et plus tard, aux Éditions de Minuit un autre livre de poèmes que vous recevrez aussitôt paru.

Lors de mon passage à Paris, vous avez eu la bonté de me demander un récent poème pour «Les Lettres françaises». Celui-ci vous convient-il? Je l'ai retiré d'un ensemble intitulé «À l'écoute des meurtres à venir» — qui est dans vos cartons.

Cher poète et ami, les moments angoissés que nous vivons nous confondent. L'essentiel est que nous ayons les yeux tournés vers le jour.

Votre merveilleux livre dont, ensemble, nous avons admiré les illustrations a-t-il paru?

Ecrivez-moi un petit mot si vous en avez le temps.

à bientôt

et croyez moi toujours votre bien amicalement dévoué

E. Jabès

EDMOND JABÈS
1, Rue Aziz-Osman
Zamalek
Le Caire Egypte

Trois Filles de mon quartier a été édité chez G.L.M. en juillet (et non en mars comme il croyait) 1948. Le deuxième texte, *Jour pour jour*, a été annoncé dans *Trois filles de mon quartier* comme «à paraître» aux Éditions de Minuit, mais, mort-né, il ne parut jamais. Mon hypothèse est que le troisième texte, destiné aux *Lettres françaises* et extrait de cet ensemble intitulé «À l'écoute des meurtres à venir», ait fait partie de l'ensemble conçu sous le titre *Jour pour jour*. En fait, ce qui a paru dans *Les Lettres françaises* en juin 1948[16], c'est un poème intitulé «Ressource du sujet».

Ressource du sujet

Si l'arbre manquait d'intelligence, il s'écroulerait.
Si la mer manquait d'intelligence, elle se dévorerait.
L'eau obéit à l'eau

16. *Les Lettres françaises*, n° 221, 3 juin 1948, p. 5.

Et entretient le poisson.
L'air obéit à l'air
Et entretient l'oiseau.
Si l'homme manquait d'intelligence, il ferait noir partout.
Tu hurlerais sur les routes.
Tu maudirais ton prochain.
Tu applaudirais à l'incendie.
Tu couperais en fines tranches le sein de ta femme.
Tu arracherais la tête aux enfants.
Il n'y aurait plus de fleurs.
Tu porterais une couronne d'épines.
Tu serais seul, seul, seul.
Car, pour être deux,
IL FAUT SAVOIR.

Le poème, qui ne fut jamais repris par Jabès dans aucun recueil ultérieur, ressemble à quelques autres textes écrits pendant les années d'après-guerre; axé sur un message d'amour, il lutte contre une solitude écrasante. Son inspiration vient peut-être d'Éluard, pour qui, on le sait, Jabès éprouvait une grande affection et une grande admiration. De plus, il y a dans ce poème quelques références bibliques (à la Bible juive aussi bien qu'à la Bible chrétienne): «Tu maudirais ton prochain» et «Tu porterais une couronne d'épines» qui en accroissent le ton moral; elles renvoient aussi à certains poèmes de cette période. Mais Jabès ne l'a intégré ni dans ses livres de cette période: *Trois Filles de mon quartier* de 1948, *La Voix d'encre* de 1949, ou *La Clef de voûte* de 1950, ni dans *Je bâtis ma demeure, poèmes 1943-1957*. Sans la lettre à Tristan Tzara, jamais notre attention n'aurait été attirée sur ce poème.

Chose curieuse, quinze ans après sa première publication dans *Les Lettres françaises*, «Ressource du sujet» a reparu dans *Le Livre de Yukel* (de 1964) dans la partie du livre intitulée «La Part du bien». Il y a donc un lien direct mais effectivement invisible entre la période cairote et la période parisienne. Ainsi «Ressource du sujet» se retrouve dans un nouveau contexte:

«Tu es riche. La parole t'est donnée.»

Reb Elaim.

I

(—À quoi songes-tu?
—À la terre.
—Mais tu es sur la terre.
—Je songe à la terre où je serai.
—Nous sommes l'un en face de l'autre et avons nos pieds sur la terre.

—Je ne connais que les pierres du chemin qui mène, dit-on, à la terre.

Si l'arbre manquait d'intelligence, il s'écroulerait.
Si la mer manquait d'intelligence, elle se dévorerait.
L'eau obéit à l'eau
et entretient le poisson.
L'air obéit à l'air
et entretient l'oiseau.
Si l'homme manquait d'intelligence, il ferait noir partout.
Tu hurlerais sur les routes.
Tu maudirais ton prochain.
Tu applaudirais à l'incendie.
Tu couperais en fines tranches le sein de ta femme.
Tu arracherais la tête aux enfants.
Il n'y aurait plus de fleurs.
Tu porterais une couronne d'épines.
Tu serais seul, seul, seul;
car, pour être deux,
IL FAUT SAVOIR.)[17]

Le contexte que nous évoquons est émouvant, et n'est d'ailleurs pas sans signification pour notre compréhension des deux Jabès, l'Égyptien et le Français. «La Part du bien» raconte l'histoire du «suicide exemplaire» de Yukel, le sosie fictif de son créateur, lui-même écrivain. Dans ce passage, Jabès se débarrasse du héros qui (on le sait) reviendra l'accompagner pendant toute sa vie: c'est une mort ambiguë qui reflète sa «mort au Caire». Cependant, pour l'instant (1963) Yukel n'est plus; alors le narrateur s'interroge: «Où irais-je dédoublé?» Ici commence une méditation adressée à Yukel (le «toi», ici) sur la langue, sur la mort, sur l'identité:

> Un écrivain s'évade avec les vocables et, parmi eux, quelques-uns, parfois un ou deux, le suivent dans la mort. Un vocable est d'abord une ruche, puis un nom. Deux noms se disputaient mon cœur et mon esprit. Je les ai trouvés au tréfonds de moi-même et leur existence était celle que j'avais, dans les ténèbres, vécue. Comme toi, hier, je suis à bout de forces. Mon passé est lourd de spoliations, de persécutions. Mon passé penche la tête vers un appui illusoire, une épaule compatissante ou ma table.
>
> Je n'ai plus d'ambition. Je suis le passage béant du jour où tu m'as jeté.
>
> «Qu'est-ce qu'un écrivain? demandait à un conteur célèbre, Reb Hod. Un homme de lettres? Non pas; mais une ombre qui porte un homme».[18]

17. *Le Livre des Questions*, I, Gallimard, Paris, 1988, p. 221-222. Abrégé désormais comme «*LQ* I». Ce volume comprend *Le Livre des Questions* (1963), *Le Livre de Yukel* (1964), et *Le Retour au livre* (1965).

18. *LQ* I, p. 223.

Les commentaires des rabbins imaginaires sur les diverses réflexions de l'auteur caractérisent l'écriture jabésienne. Dans le cas présent, «un conteur célèbre» interroge l'un de ces sages, «Reb Hod». L'écrivain veut savoir: Qu'est-ce que c'est, un écrivain? Ou plus profondément: qui suis-je? La question de l'identité est cruciale en ce moment de vie de Jabès. Elle est prééminente en 1963 et en 1964 (avec la rédaction du *Livre de Yukel*), c'est-à-dire depuis le succès du *Livre des Questions* de 1963. C'est une période au cours de laquelle l'écriture de soi devient primordiale. Reb Hod vient expliquer au conteur surpris par sa propre célébrité qu'un écrivain n'est guère un «homme de lettres» qui sollicite des lecteurs pour de grands poètes parisiens au Caire, comme il l'avait fait quinze ans avant avec Tzara ou, bien auparavant, avec Max Jacob. Un écrivain est plutôt «une ombre qui porte un homme». Autrement dit, l'écrivain est une ombre (Yukel Sérafi) qui porte un homme (Edmond Jabès): le suicide de Yukel est une projection morbide de son créateur. Quelle partie de Jabès est donc morte avec Yukel?

3. Une lettre à André Frénaud (1953)

Dans une lettre du 18 mai 1953 adressée à André Frénaud, Jabès nous ramène à un poème apparemment inédit: «Permettez-moi, cher André Frénaud, de vous dédier ce poème. Je l'ai écrit en pensant à vous, à vos livres»[19]. Dans une autre lettre, datée du 30 juin 1953, Jabès affirme qu'il attachait beaucoup d'importance au poème «Source totale», avec sa promesse d'un riche futur: «Je te découvrirai cachée. / Je te ranimerai totale». Il ajoute que le poème a été écrit pendant l'un des moments les plus tendus qu'il ait jamais rencontrés, celui de la montée au pouvoir des Officiers libres (dirigés par Nasser): «Je vous l'envoie par un ami. Ainsi il vous atteindra plus vite et surtout se dérobera à la censure qui, dans ce pays, s'exerce sur le courrier d'une façon bien odieuse». Le poème de Jabès est donc un commentaire de certains poèmes de Frénaud et du temps précaire qu'il affronte.

Jabès ne donne ni titre ni contenu au poème. De plus, le poème ne se trouve pas avec le manuscrit de la lettre mais parmi les manuscrits du fonds Jabès à la Bibliothèque nationale. Or la plupart de ces manuscrits datent des années parisiennes, à partir de 1957. Presque tous les manuscrits égyptiens ont été perdus ou sont rendus inaccessibles par disposition testamentaire. Une exception, à notre connaissance: le manuscrit dactylographié qui porte la dédicace «pour André Frénaud»; il n'indique pas de date, mais on peut faire l'hypothèse qu'il est de 1953. On peut se demander pourquoi il est le seul. Cela pourrait tenir au fait que, puisque le poème n'a pas été publié avant son exil, Jabès l'a conservé. Dans quel but?

19. Lettre non cataloguée dans le fonds André Frénaud de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

Le manuscrit porte trois titres: le premier, «Où le poème est porté en triomphe», et le deuxième, «La Parole inviolée», ont été raturés; le troisième reste («La Vie à quel prix»):

Où le poème est porté en triomphe
la foule amassée s'appuie aux cris
comme le marin à l'orage
la jeune fille à la hampe de son amour au vent
La laideur a mis ses souliers de marche
Ainsi passe le temps tunnel interminable
Ainsi passe le sang d'un homme à l'autre
d'un continent à un continent
Nuit de fête où le mensonge mue
Les feux d'artifice avec leurs claquettes aux pieds
dansent dans le ciel instant d'éternité
La mort arrache aux plantes leurs dents
aux côtes leurs échancrures Paix dans la nature
Lendemain d'orgie les chiens rappelés aboient
les champs de batailles sont couverts de dentelles
Combien de songes dites continueront de hanter
les vivants
les survivants hébétés[20]

Ce texte sans ponctuation se clôt abruptement: fragment de poème? Brouillon incomplet?

Or, un deuxième manuscrit (autographe) qui date de 1954 (et qui porte toujours la dédicace «pour André Frénaud») montre que Jabès a modifié considérablement le poème. Le carbone d'un troisième manuscrit, presque identique au deuxième, est dactylographié[21]. Le texte est devenu polyphonique dans le deuxième et le troisième états: c'est un dialogue à deux voix; et puis, le texte du poème s'est accrû de beaucoup d'autres vers. On s'aperçoit que les voix anonymes et désincarnées ressemblent aux autres poèmes polyphoniques qui datent de la fin des années quarante («Le Rocher de la solitude» dans *La Clef de voûte* de 1949 est parmi les premiers publiés). S'agit-il d'un inédit?

Comme le poème «Ressource du sujet», le texte de «La Vie à quel prix» a été repris; il a fait l'objet d'une translation. «La Parole profane», une des sections du *Livre de Yukel* (de 1964), reproduit presque mot à mot le poème de 1953/54. La version modifiée est un dialogue entre deux voix:

Première voix.

Où le poème est porté en triomphe,
le peuple massé s'appuie aux cris,
comme le marin à l'orage
et la jeune fille à la hampe de son amour au vent.

20. Ce manuscrit, comme ceux qui suivent, fait partie du fonds Edmond Jabès, don 92-10.

21. L'original se trouve parmi les papiers de Jabès dans le fonds André Frénaud, Bibl. Jacques-Doucet.

Deuxième voix.

La laideur a mis ses souliers de marche.

Première voix.

Ainsi passe le temps, tunnel interminable.
Ainsi passe le sang d'un homme à l'autre,
d'un continent à un continent.

Deuxième voix.

Nuit de fête où le mensonge mue.

Première voix.

Les feux d'artifice, avec leurs claquettes aux pieds,
dansent dans le ciel, instant d'éternité.

Deuxième voix.

La mort arrache aux plantes leurs dents.

Première voix.

Lendemain d'orgie, les chiens rappelés aboient.
Les champs de batailles sont couvert de dentelles.

Deuxième voix.

Combien de songes, dites, continueront de hanter
les vivants,
les survivants hébétés?[22]

À la différence du texte du 1953/1954, il y a dans le texte définitif des marques de ponctuation qui aident le lecteur à faire une pause où il faut. Comparons les deux versions:

Combien de songes dites continueront de hanter
les vivants
les survivants hébétés [1953/1954]

22. Il s'agit ici d'un extrait de la version définitive du poème intitulé «La Vie à quel prix», publié dans son entier dans *LQ* I, p. 309-313.

Combien de songes, dites, continueront de hanter
les vivants,
les survivants hébétés? [1964]

où la ponctuation fonctionne comme des indications scéniques; elle nous montre où marquer un temps d'arrêt et où poser une question.

Plus subtile encore est la modification de certaines phrases à travers les deux versions; par exemple «le peuple massé» au lieu de «la foule amassée» de la deuxième ligne de chaque version. Notons que le mot «foule» n'est pas tout à fait effacé dans la version de 1964, mais s'est plutôt déplacé. Il fait partie de l'une des deux citations des rabbins imaginaires qui précèdent «La parole profane»: «Si virile est la voix de nos prophètes qu'elle se confond avec celle, effanée [sic], de *la foule*» (Reb Amled). Il faut remarquer également que cette citation dévoile l'identité d'une voix autrement sans nom: Reb Amled nous enseigne (cf. «melamed», «enseignant» en hébreu) que ces voix sont celles des prophètes qui parfois s'allient avec celles de la foule[23].

Une autre question mérite d'être prise en compte: celle du style. Le style des vers du texte de 1953/1954 ressemble à celui qui caractérise la poésie cairote des années quarante et cinquante (quand il écrivait suivant un mode certes indépendant, mais proche d'une certaine esthétique surréaliste), à savoir, le vers intercalé où un vers donné commence par une phrase interrompue par le commencement d'un autre. Un exemple du poème «Les Condamnés» (de *La Clef de voûte*) l'illustre:

On dresse l'échafaud dans les jardins du bagne
dans le jardin des tirelires *Fière* jeune fille
que le soleil éloigne [. . .]

Siècle de pendus on dresse l'échafaud pour les retardataires
zébrés de langue-au-chat *La vie* n'a plus de secret [...][24]

«Fière» et «La vie» coupent par leur majuscule les lignes en deux, emploi moderne de la césure. Ce mode d'écrire, ainsi coupé par versets, se trouve un peu partout dans les poèmes qui datent de son départ d'Égypte, notamment dans «Le pacte de printemps» de 1957: «Les mots se sont engagés dans / le sentier des mines mais ont / perdu ma voix *Silence* encrier / renversé *La plume* est l'épave [...]». Or, à la différence de la version élargie de 1954, le texte de 1953 emploie un tel verset: «aux côtés leurs échancrures *Paix* dans la nature». Un autre emploi du verset découpé par la majuscule dans le manuscrit de 1954 est évité dans le texte définitif de 1964 par

23. D'autres changements intervenant à la fin du texte, pareils à celui de «la foule», ne nous concernent pas ici. Le reste du texte de «La Parole profane» est presque identique à celui de «La Vie à quel prix».

24. *Je bâtis ma demeure, poèmes 1943-1957*, *op. cit.*, p. 148. Je souligne.

l'ajoût d'un point: «Danse *La* flamme déshabillée de ta robe» deviendra «Danse. La flamme déshabillée de ta robe.»

Le Livre des Questions ne déploie pas de vers intercalé. À Paris, l'emploi de la majuscule et des marques de ponctuation est plus soigneux. Le courant précipité du vers qu'on ne peut pas arrêter est alors effectivement endigué. La majuscule est réservée soit aux mots commençant une phrase, soit aux noms propres ou aux mots-clefs comme «Dieu», «Loi» ou «Juif». L'effet par lequel on identifie certains textes surréalistes est devenu pour Jabès «inacceptable» dès la période d'après-guerre. Parlant de l'exposition surréaliste au Caire en 1947, il a expliqué à Marcel Cohen la répulsion morale que provoque l'image surréaliste: «On y voyait, entre autres choses, des mannequins de couturière éventrés à coups de couteau et maculés d'encre rouge, alors que nous venions de découvrir toute l'horreur des camps. Il me semblait qu'il y avait là une indécence inacceptable»[25]. Ou, comme il disait à Serge Fauchereau: «L'image surréaliste nous séduisait, nous frappait mais elle était autonome comme quelque chose d'ajouté. Pour moi, au contraire, l'image doit être dans le texte»[26]. Il fallait se débarrasser de l'esthétique surréaliste pour arriver à la nudité du désert du *Livre des Questions*.

En somme, les manuscrits de 1953-1954 révèlent que la poésie cairote interfère parfois avec la poésie parisienne. Si ce n'est pour quelques rares citations de *Je bâtis ma demeure* dans *Le Livre des Questions*[27], le lien entre le Caire et Paris serait en effet obscur. Ajoutons que l'une des premières ébauches du *Livre des Questions* (de 1960), qui se trouve également dans le fonds Jabès de la Bibliothèque Nationale, nous indique que les citations des rabbins imaginaires n'étaient pas présentes à l'origine; le premier jet s'ouvre sur la citation de «Les rames et la voile». *Le Livre des Questions* a d'abord été composé ouvertement comme une continuation de *Je bâtis ma demeure*, mais le lien a été promptement brouillé.

4. Une lettre à Maurice Saillet (1960)

À la suite de l'intervention anglo-franco-israélienne à Suez et à Port-Saïd, Edmond Jabès a quitté le Caire en juillet 1957. Arrivant en France, il a éprouvé l'effet douloureux du déracinement. C'est alors qu'il s'est rendu compte que son propre destin comme individu était rivé au «destin

25. Edmond Jabès, *Du désert au livre. Entretiens avec Marcel Cohen, op. cit.*, p. 32.

26. Serge Fauchereau, «Écrire, c'est le contraire d'imaginer (entretien avec Edmond Jabès)», *Instants*, n° 1, *Pour Edmond Jabès*, Paris, 1989, p. 209-210.

27. «Signes et rides sont questions et réponses d'une même encre» tiré de *Les Rames et la voile* dans *Je bâtis ma demeure, poèmes 1943-1957*, nouvelle version, Gallimard, Paris, 1975, p. 301; et *LQ* I, p. 34. Et «Une petite fille souffle sur ses joues. Le visage est découvert» tiré de «Spectacle» dans *Je bâtis ma demeure, poèmes 1943-1957, op. cit.*, p. 174; et *LQ* I, p. 290.

collectif juif»[28]. «Intellectuellement et matériellement, a-t-il dit à Marcel Cohen, je me sentais ouvert à une aventure totale dont je ne pressentais à peu près rien encore. Cette disponibilité m'effrayait presque»[29]. Subitement, au carrefour de l'Odéon, il a croisé, pour la première fois, Yukel, le «témoin» du *Livre des Questions*. L'écrivain et son double se sont rencontrés une nuit pendant que les phares d'une automobile illuminaient quelques graffiti: «Mort aux Juifs. Jews go home».

En dépit du message brutal qu'il venait de lire, il lui a fallu du temps pour réfléchir à son nouveau livre et le faire mûrir dans son esprit. C'est progressivement qu'il a rassemblé les poèmes et les aphorismes écrits au Caire dans le recueil, *Je bâtis ma demeure*. Il a confessé qu'avec «la publication de ces textes [...], il me semblait tourner définitivement une page de ma vie»[30].

Un poème-hommage écrit peu après la mort de Pierre Reverdy, et qui date de cette époque, nous montre que la rupture avec le Caire n'était pas encore décisive. Le poème a accompagné une lettre à Maurice Saillet qui a réuni, avec le soutien d'E. Tériade, un volume d'hommage à Pierre Reverdy, mort le 17 juin 1960[31], pour paraître dans *Le Mercure de France*, où Jabès a publié depuis 1951[32]:

1 Sept. 1960

Mon cher ami,

J'ai cru comprendre que
vous préfériez un hommage poétique à une
analyse de l'œuvre de Reverdy. Dites
moi si ces quelques lignes vous conviennent.

A très bientôt
votre
E. Jabès

Le poème qui accompagnait la lettre est «La Demeure de Reverdy». Il porte la dédicace «pour le souvenir de Reverdy / À Maurice Saillet» et la date «Août 1960»:

Je suis entré dans la demeure de Reverdy
sans connaître le poète,

28. Edmond Jabès, *Du désert au livre: entretiens avec Marcel Cohen*, *op. cit.*, p. 48.
29. *Ibid.*, p. 60.
30. *Ibid.*
31. [JD RDY sup. 45].
32. «L'Esprit de suite» (extrait de *Les Mots tracent*) y a paru en mai 1951.

sans connaître l'architecte,
sans connaître le maçon;
mais j'ai découvert la maison
sur ma route,
après un carrefour, dans un chemin de crête
à peine plus large que ses marches.
Elle m'a parue, de l'intérieur, toute petite
comme les paroles auxquelles on est habitué:
une maison pour le geste et le sommeil d'un homme;
mais elle étonne, comme la mémoire du monde,
avec ses miroirs encastrés
et le silence entre ses portes,
avec les pierres des différents âges de la pensée
puis son étoile percée, le soir.

À la différence de la plupart des poèmes de *Je bâtis ma demeure*, «La Demeure de Reverdy» nomme le poète sur qui Jabès écrit. On sait, par exemple, que les «Deux Poèmes de l'amitié en deuil» de *L'Écorce du monde* sont dédiés «À Paul Éluard *in memoriam*». Si on examine la plaquette où ils ont d'abord été publiés, on voit que les poèmes font partie d'un hommage à Éluard organisé le lendemain de sa mort aux Amitiés françaises du Caire[33]. Cependant, les poèmes à Éluard sont des exceptions. Jabès dédie ses poèmes à des amis (tels Jean Grenier, René Char, ou Gabriel Bounoure), mais produit rarement des hommages à la mort de quelqu'un[34]. «La Demeure de Reverdy» est unique parce qu'il nomme dans son titre celui à qui le texte est dédié, et d'ailleurs dans le texte même du poème: «la demeure de *Reverdy*» est bâtie des «*pierres* des différents âges de la pensée».

Ce même poème d'août 1960 fournit diverses indications: Jabès a tiré la leçon des pages où Heidegger médite sur le fait que «l'Homme habite en poète» dans le monde turbulent; c'est dans une «demeure» (ou une «maison») qu'habite le poète. Le poète y habite, d'ailleurs, poétiquement (après Hölderlin, Heidegger se sert du mot «dichterisch» pour expliquer comment l'homme peut, après avoir été jeté dans le monde par des événements bouleversants, s'y installer et y habiter). Plus simplement, sa demeure est faite des mots de sa poésie. Le titre du recueil de 1959 l'atteste; mais ce titre est aussi extrait d'un poème écrit peu ou prou en

33. Voir la plaquette de Jabès, *Paul Éluard*, La Part du sable, Le Caire, 1953, pour les deux poèmes aussi bien que l'allocution prononcée ce soir-là. (Cette allocution n'est pas publiée ailleurs.) Jabès a prononcé cet hommage le soir du 18 décembre 1952 avec Georges Henein qui parla lui aussi. Voir *La Bourse égyptienne* du 20 décembre 1952 pour un compte rendu de la soirée Paul Éluard.

34. Une autre exception est le livre *Chansons pour le repas de l'ogre* dédié «À la mémoire de Max Jacob» et recueillis dans *Je bâtis ma demeure*. Mais la première édition de ces poèmes, publié chez Pierre Seghers en 1947, n'indique pas un tel hommage; plus exactement la plaquette contient une épigraphe tirée de la «Gacela de la muerte oscura» de Frederico García Lorca (autrement dit, un autre poète assassiné par un régime politique corrumpu).

1949: le refrain de «L'Auberge du sommeil» explique le sens du titre, «Avec mes poignards / volés à l'ange / je bâtis ma demeure»[35]. La proximité avec Heidegger évoquée par le titre du recueil est aléatoire puisque le philosophe a prononcé sa conférence «L'Homme habite en poète» en 1951, tandis que «L'Auberge du sommeil» a été publié, comme nous l'avons indiqué, en 1949. La traduction française du texte d'Heidegger a été publiée en 1958, c'est-à-dire juste avant la parution de *Je bâtis ma demeure*[36]. Jabès ne pouvait pas la connaître directement. Son thème était comme dans l'esprit du temps...[37]

«La Demeure de Reverdy» fonctionne, dans l'œuvre d'Edmond Jabès, comme une tête de Janus regardant en arrière la poésie cairote et se tournant vers les textes parisiens: un côté du visage est visible, l'autre est plus obscur. Par ce poème, Jabès achève les compositions faites au Caire tout en annonçant l'arrivée d'une autre dimension — encore en formation: celle de sa poétique parisienne. Jabès sait alors qu'il faut quitter l'Égypte intellectuellement, c'est-à-dire qu'il faut laisser derrière lui le mode lyrique qui caractérisait la plupart de ses poèmes de la période d'après-guerre, mais il ne sait pas avec exactitude comment en sortir. Hommage poétique, «La demeure de Reverdy» réussit parce qu'il évoque la mémoire d'un poète qui n'est plus; le lecteur éprouve une absence qui est proprement celle de Pierre Reverdy. Mais il faut avouer que la force du lyrique ne convenait plus. Aux alentours d'août 1960, la question que Jabès se posait était: comment arriver à l'écriture juive du *Livre des Questions* après en avoir fini avec la poésie moderniste de *Je bâtis ma demeure*?

5. Une lettre à Michel Leiris (1961), en guise de conclusion

Je bâtis ma demeure, poèmes 1943-1957 a été publié chez Gallimard en juin 1959. Peu après, Jabès a commencé la rédaction du *Livre des Questions*. Le manuscrit terminé, il l'a envoyé à Gallimard pendant l'été 1960. Jean Paulhan, avec qui Jabès entretenait des rapports difficiles[38], l'a refusé quelques mois après. Alors, entre l'automne 1960 et décembre 1961 Jabès a entrepris de remanier son manuscrit. C'est justement la période qui sépare la parution de *Je bâtis ma demeure* et l'achèvement de la deuxième version du *Livre des Questions* qui nous intéresse parce que nous y voyons un retour de l'Égypte dans son écriture. Comme Jabès l'a expliqué à Marcel Cohen, «sans recul, nous ne possédons pas les choses. Nous

35. «L'Auberge du sommeil» a été publié pour la première fois dans *La Voix d'encre*, La Part du sable, Le Caire, 1949.

36. Martin Heidegger, «L'Homme habite en poète» préfacé et traduit par André Préau dans les *Cahiers du Sud*, n° 344, janvier 1958, p. 49-66.

37. Voir également Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, P.U.F., Paris, 1957.

38. Edmond Jabès, *Du désert au livre: entretiens avec Marcel Cohen*, *op. cit.*, p. 61.

sommes écrasés par elles. Il faut laisser à l'écriture le temps de s'en emparer. L'écrivain, comme l'historien, prête un sens au passé mais, contrairement à ce dernier, il détruit le passé en lui donnant forme. L'écrivain ne cherche pas à être le témoin. Il est seulement à l'écoute des mots qui tracent son avenir»[39]. C'est de la question du mouvement de recul ou de progression que nous nous occupions jusqu'ici; c'est par cette question que nous terminons cet essai.

En mai 1961, les Jabès ont déménagé de la rue Condé (où ils habitaient à leur arrivée en France) à la rue de l'Épée-de-Bois. En dépit des doutes de Jabès sur son statut d'écrivain et de ses incertitudes autour de la publication de son livre, le déménagement a suscité un optimisme réservé. C'est ainsi qu'une dernière lettre adressée à Michel Leiris le montre plus intégré dans son nouveau milieu parisien[40].

7, Rue de l'Epée de Bois
Paris V
Téléphone PORT-ROYAL 70-80 Dimanche 4 Juin 1961

Merci de tout cœur, mon cher Michel Leiris, pour le précieux don de poésie que vous m'avez fait. J'ai reçu *Haut Mal* le jour de mon installation 7 Rue de l'Epée de Bois aussi qu'une longue et affectueuse lettre de Bounoure. J'ai été vraiment comblé.

La plupart des poèmes de votre recueil dormaient au fond de ma mémoire et je les ai retrouvés ainsi de vieux amis.

J'aime énormément les textes si denses, si nus. Et quelle nouveauté dans les images:

«La dernière était celle du Couchant
et c'est celle-là que j'aime
en raison de ton amour pour tout ce qui descend».

C'est ce conseil que me donnait Max Jacob:

«Descends, le ciel est en bas».

Vous, vous le saviez.

Et ce merveilleux poème «*Lena*»

39. *Ibid.*, p. 54.

40. [JD Série MS. MS 43.517]

que je tiens pour des plus beaux poèmes
d'amour de notre langue.
Et «*Rien n'est jamais fini*» qui
est au centre de votre œuvre là où,

«Il y a le *rouge* du danger»

et «Les Veilleurs de Londres» et tant
d'autres . . .
Merci encore. Bonnes journées!
Aujourd'hui, il y a la poésie, la vôtre,

«Au delà, c'est la rosée de la terre
enrichie».

Et c'est encore vos poèmes, demain.

Bounoure sera à Paris le 5 Juillet.
Il sera heureux de vous connaître, car
nous avons souvent parlé de vous.
J'espère que vous nous ferez le plaisir
de venir chez nous aussi Mme Leiris.

Très cordialement et
admirativement

E. Jabès

Le sujet principal de la lettre est la réaction de Jabès au don de poésie fait par Leiris, qui coïncide à peu près avec son installation rue de l'Épée-de-Bois. Cependant, *Haut Mal* a été publié pour la première fois en 1943. Jabès a dû le lire quelque temps après sa parution: «La plupart des poèmes de votre recueil dormaient au fond de ma mémoire et je les ai retrouvés ainsi de vieux amis». C'est dire qu'il a lu les poèmes au Caire. Leur mention est signe que Jabès éprouvait un besoin de continuité entre l'Égypte et la France. On sait combien il souffrait de la blessure créée par la rupture de l'exil. Tout se passe comme si les poèmes de *Haut Mal* n'ont été qu'un moyen parmi d'autres par lequel Jabès s'est orienté, comme étranger, dans son nouvel environnement. Autrement dit, pour se mettre en route vers des horizons nouveaux, il lui fallait de vieilles indications: des poèmes, des poèmes; eh bien, des poèmes comme des amis. Les références à Gabriel Bounoure — ami du Caire qui suivait soigneusement son développement en tant que critique littéraire et confident — et l'abondance des citations des poèmes de Leiris montre un désir soutenu de s'éloigner de sa vie précédente tout en gardant en mémoire son souvenir. Jabès rendait à Leiris plus qu'un hommage en citant ses vers: il a trouvé un moyen de préserver les traces de sa vie cairote.

Par ailleurs, son hommage a ouvert une nouvelle piste pour l'amitié. Pour Jabès, le carrefour où il pouvait rencontrer Leiris était leur amitié respective avec Max Jacob[41]. Il n'est pas certain qu'en juin 1961 Jabès connaissait le rôle pédagogique que Jacob avait joué dans la formation de Leiris pendant les années vingt. Mais tout de même, Jabès a associé la beauté des vers du poème «Les Pythonisses», qu'il cite, avec un conseil que Max Jacob lui offrait en 1938: «Descends, le ciel est en bas»[42]. Jabès a ajouté, modestement, que Leiris connaissait déjà ce conseil en suggérant qu'il lui fallait un maître qui pouvait le lui enseigner. Pour nous, lecteurs du *Livre des Questions*, il a exprimé sa dette envers Max Jacob:

> Reb Jacob, qui fut mon premier maître, croyait à la vertu du mensonge parce que — disait-il — il n'y a pas d'écriture sans mensonge et que l'écriture est le chemin de Dieu[43].

Ainsi Max Jacob semble être seul, parmi les rabbins imaginaires, à être nommé sans fabulation.

Le repiquage poétique, dont nous avons isolé quelques exemples, permettait à Jabès de rester fidèle à l'Égypte et à la France, tout en restant fidèle à lui-même. C'est cela qui semble avoir motivé l'écriture du «pacte de printemps», poème qui date de son départ d'Égypte: une fois affirmée, la parole se tient. Si Jabès insistait dans sa lettre à Leiris sur le fait que le poème «au centre» de son œuvre était «Rien n'est jamais fini», c'est parce qu'il ne voulait pas quitter ce qu'il aimait tant. «J'ai perdu mon royaume, comme mes frères dispersés un peu partout, dans un monde qui s'est repu de leur dispersion, ont perdu»[44]. Pour Jabès, juif, le texte était lieu de résistance et de mouvement. Ressortissant du «livre ouvert», il pouvait rejeter textuellement la rupture. Il s'est engagé dans le chemin de l'écriture juive en jetant un regard en arrière vers son passé égyptien tout en sachant que la question d'un avenir à refaire ne pouvait jamais être esquivée[45].

Steven Jaron

41. Françoise Rouffiat parlait de l'amitié Jacob-Leiris aussi bien que de l'amitié Jacob-Jabès dans sa conférence, «Le Maître de poésie: Jacob-Leiris-Jabès», prononcée au cours du colloque d'Orléans, «Max Jacob et la création» (3-4 mars 1994).

42. Max Jacob, *Lettres à Edmond Jabès*, *op. cit.*, p. 67.

43. *LQ* I, p. 96.

44. *LQ* I, p. 197.

45. Nous tenons à remercier Mesdames Viviane Jabès-Crasson et Nimet Frascaria qui nous ont autorisé à transcrire les lettres de Jabès à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, le personnel de Jacques-Doucet de leur assistance amicale et surtout Madame Mauricette Berne, conservateur à la Bibliothèque Nationale.